Document generated on 08/12/2025 11:11 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Ouvrir les jambes, son âme, son coeur

Marie-Sissi Labrèche, *Borderline*, Montréal, Boréal, 2000, 162 p., 19,95 $.

Jacques Gauthier, *Le secret d'Hildegonde*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Passages », 2000, 178 p., 17,95 $.

Naïm Kattan, L'anniversaire, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2000, 168 p., 22,95 $.

Hugues Corriveau

Number 99, Fall 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/37514ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Corriveau, H. (2000). Review of [Ouvrir les jambes, son âme, son coeur / Marie-Sissi Labrèche, *Borderline*, Montréal, Boréal, 2000, 162 p., 19,95 $. / Jacques Gauthier, *Le secret d'Hildegonde*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Passages », 2000, 178 p., 17,95 $. / Naïm Kattan, L'anniversaire, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2000, 168 p., 22,95 $.] *Lettres québécoises*, (99), 19–20.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Marie-Sissi Labrèche, *Borderline*, Montréal, Boréal, 2000, 162 p., 19,95 $.
Jacques Gauthier, *Le secret d'Hildegonde*, Hull, Vents d'Ouest, coll. « Passages », 2000, 178 p., 17,95 $.
Naïm Kattan, *L'anniversaire*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2000, 168 p., 22,95 $.

Ouvrir les jambes, son âme, son cœur

ROMAN
Hugues Corriveau

Des vies différentes qui passent par la sexualité, la sainteté ou les confidences murmurées.

LE PREMIER ROMAN DE MARIE-SISSI LABRÈCHE donne un coup de poing, un moment de plaisir intense tant la voix qui s'y développe est originale et remplie d'une énergie ravageuse. Lauréate du Grand Prix de la nouvelle de la Société Radio-Canada en 1999 pour un chapitre de *Borderline*, cette jeune auteure fouisse avec force le monde de son enfance troublée, passée entre une mère folle et une grand-mère ultra-présente.

Depuis l'enfance

Le déséquilibre profond de cette enfance-là va permettre à l'auteure de nous faire entrer dans son domaine privé par la parole la plus crue, par une scène d'un érotisme torride au Château de l'Argoat, rue Sherbrooke à Montréal, entre la narratrice et un gros amant de passage, plus repoussant que désiré. La narratrice donne d'entrée de jeu le ton de son livre, avec cette façon unique qu'elle a de remettre à sa juste place la réalité la plus difficile, y posant un regard d'une redoutable lucidité, dans un style emporté, répétitif, foisonnant d'adjectifs souvent incongrus mais qui sait déferler sur les événements comme si cette parole surchargée emportait avec elle le malheur, la conscience d'être dans la misère morale ou sentimentale, le besoin irrépressible d'amour et de présence, tout cela donné en vrac, avec un dynamisme rare et parfaitement contrôlé :

Marie-Sissi Labrèche

> *D'aussi loin que je me rappelle, ma grand-mère m'a toujours raconté des niaiseries.* [...] *À quatre ans, je n'avais pas droit au croque-mitaine ou au Bonhomme Sept Heures, mais au serial killer.*
>
> *Oui, vraiment... toutes sortes de niaiseries qui m'ont complètement fucké l'esprit et qui ont fait en sorte que je me sente nulle à chier. C'est pour ça que maintenant j'ai peur de tout : les autres ; les endroits publics ; les endroits clos ; les vaches, parce qu'elles sont tellement grosses* [...].
>
> *Alors, j'ouvre mes jambes afin de voir le ciel ou mon petit bout de paradis. J'ouvre les jambes pour oublier qui je suis, j'ouvre les jambes de manière à briller comme une petite étoile. Je m'aime si peu, alors que m'importe d'ouvrir les jambes pour tous ceux qui semblent m'aimer un peu.* (p. 11-12)

Ainsi commence ce roman bouleversant, ainsi s'impose ce ton qu'on évitera de rapprocher de Réjean Ducharme (ce qui serait trop facile et qui devient un peu pesant, la grand-mère Bérénice commence à nous tomber sur les rognons tellement elle pèse de tout son poids sur l'histoire littéraire d'ici). Bon, ce roman donc, avec un couteau, avec une langue à couper le souffle, retrace les rapports entre la narratrice, la mère suicidée aux pilules dans un cri d'amour aussi futile que dérisoire, et cette grand-mère tout yeux tout paroles, imposante et qui sème la peur. Une narratrice qui rencontre des gens de qui elle cherche l'approbation, le droit à l'existence, un apaisement. Bonne en dessin, la narratrice sait aussi que l'art de dire la vérité est dangereux (ne l'a-t-elle pas compris le jour où, en classe, elle a osé dessiner des yeux trop vrais ?). Cendrillon de pacotille, la narratrice Sissi, reine de rien sinon de son propre malheur, de sa propre incertitude, est une prospectrice de sentiments, une quêteuse. La peur de passer inaperçue la pousse à crier sa rage, son existence, à ouvrir son corps aux autres corps qui lui donnent l'impression éphémère d'une réalité propre :

> *J'ai une personnalité malade. Une personnalité qui a la grippe. Non, pire, j'ai un cancer de la personnalité : une boule accrochée en moi et qui se nourrit de mes cellules depuis que je suis toute petite. Et, comme elle n'a pas été soignée à temps, je suis coincée avec pour toujours, jusqu'à la fin des temps, jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je suis borderline. J'ai un problème de limites. Je ne fais pas de différence entre l'extérieur et l'intérieur. C'est à cause de ma peau qui est à l'envers. C'est à cause de mes nerfs qui sont à fleur de peau. Tout le monde peut voir à l'intérieur de moi, j'ai l'impression. Je suis transparente. D'ailleurs, je suis tellement transparente qu'il faut que je crie pour qu'on me voie.* (Quatrième de couverture)

Cette auteure ouvre une brèche dans notre littérature, avec sa langue de toutes les misères et de toutes les audaces, inscrite avec une vigueur

surprenante dans sa propre génération, avec ses aspérités, ses beautés, ses grâces nouvelles. Marie-Sissi Labrèche donne une voix à ceux et celles qui sont de son temps : il faut savoir l'entendre et l'admirer.

Depuis le monastère

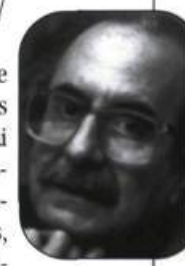
Une vie de sainte ! Qui l'eût cru en l'an 2000 ? Sainte Hildegonde (ou presque). En tout cas, la vie d'une mystique autour de l'an 1160, à Cologne ! Bon ! Pour inattendu que cela soit, on doit reconnaître que l'historiette ne manque pas d'intérêt pour ceux qui croient encore aux anges, aux miracles, aux potions magiques et à la vertu cardinale du chant des prières au milieu de la chapelle d'un cloître perdu. Après avoir vécu quatre ans comme moine à l'abbaye cistercienne d'Oka, Jacques Gauthier, on le sait, croit à tout ça, avec une naïveté presque médiévale, en une sérénité pieuse que son roman traduit avec exactitude. Roman par ailleurs pas toujours bien écrit : l'indicatif ne suit pas toujours le « après que », les héros « se regardent instinctivement dans les yeux » — comme s'il pouvait le faire autrement —, les répétitions des mêmes mots foisonnent, bref, le travail éditorial aurait pu être mieux assumé. Quoi qu'il en soit, Adélaïde voit Gervach, l'aime, l'épouse, et après bien des onguents de sorcellerie enfante des jumelles, Agnès et Hildegonde. Elles sont placées au couvent (comme il se doit), Agnès prononce ses vœux, Hildegonde retourne vivre en société et, après bien des péripéties, se travestit en homme. Elle gardera ce déguisement jusqu'à sa mort, comme le fameux Albert Nobbs, et ne sera découverte qu'au jour de sa mise en bière. Elle a voulu être moine cistercien, elle devint novice dans un monastère, elle devint aussi miraculeuse, on la prie, on l'aime. Fermons le rideau. Et, comme on dit au canal Vie : « C'est une histoire vraie. » Jacques Gauthier nous donne d'heureux détails sur icelle qui lui a servi d'inspiration. Mais voici aussi un petit roman de consommation courante qui ne fait que divertir (sinon édifier, ce qui semble le but premier de son auteur). Rien ici qui ne soit convenu et le tout est stylistiquement assez pauvre. Rien qui puisse faire passer ce livre à l'Histoire. Mais voilà, pour ceux qui ont beaucoup aimé les misères et vicissitudes des saints et des saintes de leur enfance, ce récit hautement moral leur rappellera que le miraculeux n'est pas encore mort :

> *Le peuple et l'ordre cistercien avaient jugé que cette jeune femme était morte en odeur de sainteté. Au-dessus du tombeau était gravée l'épitaphe suivante : « Ci-gît Hildegonde, servante du Seigneur, dont le nom est écrit dans les cieux. » Elle fut inscrite dans certains catalogues de saints à la date du 20 avril, sous le nom de bienheureuse vierge Hildegonde, novice. Elle figura aussi dans le ménologe cistercien, le livre officiel des bienheureux et des saints moines de Cîteaux.* (p. 161)

Ainsi se termine l'histoire de celle qui fut un moine, une vierge et une bienheureuse. Amen.

Depuis la correspondance

Livre empreint d'une grande économie que cet *Anniversaire* de Naïm Kattan ! Beau livre d'une surprenante douceur qui cache un volcan de colère, de rancœur même, jusqu'à la limite de l'âpreté. Curieux roman qui donne la parole à un professeur au lendemain d'une fête donnée en son honneur et qui avait pour but de souligner son apport remarquable aux études universitaires dans le domaine de l'histoire du Canada. Livre troublant, et fort bien maîtrisé par un auteur émérite de notre vie culturelle. *L'anniversaire* est de ces livres qui sont fragiles en apparence, mais d'où germe cette part d'humanité, dans tout ce qu'elle peut avoir de trouble et d'intense. La prouesse de Naïm Kattan est sans doute la forme qu'il a donnée à son récit. Le recours au roman épistolaire d'abord fait foi d'une culture profonde. Or, les romans par lettres ont souvent l'heur de me lasser. Qu'est-ce donc qui fait tenir et le propos et la vertu de ce livre-ci ? C'est l'astuce même développée par Kattan, du fait qu'il a intercalé entre chacune des missives un chapitre de réflexion du narrateur. Chapitres appelés à rester privés, ils n'ont pour seul témoin que le lecteur, le dédicataire des lettres précédentes ayant été évacué de la scène. C'est donc là que la vérité, rien que la vérité est dite. On sent le narrateur prêt aux pires confidences, au déni même de ce qui précède et est inscrit comme vrai dans la lettre adressée soit à l'ami, soit à l'ex-épouse ou à l'amante disparue, bref à tous ceux et à toutes celles qui ont peuplé sa vie relativement simple. Ainsi il écrit à Marianne : « Belle, vouée aux convoitises, entourée de regards, tu étais, néanmoins, rarement sollicitée, car tu faisais peur et on n'osait t'approcher. » (p. 74) Si la flatterie ici est douteuse parce qu'elle apparaît à la limite fielleuse, qu'en est-il de la remarque à propos de cette même Marianne qu'on peut lire dans le texte suivant la lettre, dans cette sorte de journal personnel tenu par le narrateur :



Naïm Kattan

> *Je désirais toujours Marianne mais à distance, comme si, en m'absentant de mon corps, je réduisais le sien à une image, une ombre. J'ai fait graduellement subir à mon corps un processus d'effacement. Tant que je l'incriminais, je me sentais en règle avec moi-même, en droit de chercher ailleurs.* (p. 89)

C'est ce ton-là qui fait justement la force du livre de Naïm Kattan, à savoir la confidence trouble d'un être qui cherche à ne rien cacher de lui-même, qui fonce vers la vérité, la tête en avant, au risque de donner de lui-même une bien triste image, mais une image d'une telle humanité, d'une telle vigueur que sa troublante ambiguïté l'impose. Ce roman est sans complaisance dans la recherche que l'auteur met en place pour atteindre ce nœud des sentiments contradictoires qui nourrissent et font qu'un homme vivant est ce qu'il est. Naïm Kattan signe ici un livre fort en ce qu'il pénètre au lieu même de l'âme humaine, dans sa laideur comme dans sa beauté, mais surtout dans la si poignante insécurité des amours passagères, des séparations et des doutes qui font que rarement sait-on ce que nous sommes au cœur de notre propre vie.